

# Les hommes



L'homme est l'un des personnages qui a connu l'évolution la plus spectaculaire depuis le début des séries télévisées. Ce changement s'est accompli d'une manière progressive, harmonieuse, mais irrémédiable. Le héros positif, celui auquel on pouvait s'identifier quand on était enfant, s'est effacé devant l'anti-héros, puis devant le perdant, ce monsieur Tout-le-Monde insignifiant et anonyme qui est à l'image de son quotidien.

Le regard s'est déplacé. Il a abandonné une perspective élargie qui présentait des hommes dont l'influence était d'une portée générale et dont l'action était décisive pour sauver le monde ou le marquer de leur empreinte. Les agents secrets, les playboys et les aventuriers ont peu à peu été remisés dans le placard de la fiction. L'attention s'est lentement focalisée sur des préoccupations plus restreintes, sur un univers moins vaste, puis poursuivant sa plongée, il s'est attardé sur l'environnement immédiat et parfois étriqué de ces individus.

Entamé il y a maintenant quelques années, le règne que nous vivons aujourd'hui est celui des égocentriques et des quadras dépressifs qui composent avec leur crise de milieu de vie. Il est difficile de dater précisément le moment où s'est opéré le changement, mais il est évident que la sitcom *Seinfeld* et la comédie *Dream On* ont marqué le début des années 1990 de leur sceau.

L'étude des tempéraments et des personnalités de ces hommes d'un type nouveau s'est imposée comme une évidence, rappelant par instants la mode du roman intimiste. Ce genre littéraire avait connu de belles heures avec les écrits de Stefan Zweig. Sa résurgence a été sensible dans la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle et dans la première du XXI<sup>e</sup>. Cette introspection et ce repli ont pris leur déclinaison ultime avec le phénomène des « geeks », expression d'une sociabilité réduite et justifiée par une culture spécialisée

de type communautaire ou le partage d'intérêts intellectuels par un nombre limité d'initiés. On retrouve ces personnages dans *La Théorie du Big Bang* ou dans la série britannique *The IT Crowd*.

Cette lente individualisation du personnage masculin aurait pu s'accompagner d'une perte d'intérêt du public, la part de rêve véhiculée par le héros disparaissant. Il n'en a rien été. Au contraire, cette évolution a correspondu à une attente des spectateurs car elle a épousé un changement social conduisant vers une préoccupation toujours plus envahissante de l'individu pour lui-même et pour son environnement proche.

Ces nouveaux héros, loin d'apparaître vains et creux, ont permis une critique sociale pertinente. La figure du père de famille a totalement changé : la version idéalisée fournie par *La Petite Maison dans la prairie* a cédé le pas devant la version réaliste peinte dans *Californication*. Les « losers » se sont multipliés sur les écrans de télévision et, s'ils peuvent être pris pour les symboles d'une période de profonde incertitude, ils ont délivré un message essentiel.

Le « loser » affirme que chaque homme peut être un héros sous l'impulsion des circonstances. Il est celui qui ne gagne pas, mais il est celui qui n'abandonne jamais le combat. Il est celui qui a admis la limite de son quotidien et la limite de son talent et qui, avec pragmatisme, s'en accommode, non pour ne rien faire, mais pour faire ce qu'il peut. Au fond de lui, le « loser » est un résistant qui n'a pas renoncé à jouer un rôle sur cette Terre.

## Les pères de famille



Les papas des séries, comme ceux de la vraie vie, sont de deux types : il y a les mariés et les célibataires. Jusque-là, rien d'original. Mais en général, lorsque ces personnages sont au premier plan d'une série, ils ont tous le même profil ou presque : ce sont des apprentis qui découvrent, épisode après épisode, le sens du mot « papa » et les responsabilités qui l'accompagnent.

Les exceptions à ce concept sont rares, mais il y en a des notables : ainsi dans *The Cosby Show*, le docteur Huxtable a toujours une réponse à ses soucis ou à ceux de ses enfants. Dans *Arnold et Willy*, Monsieur Drumond se montre particulièrement disponible et attentionné avec ses deux garçons adoptés. Dans *Touche pas à mes filles*, feu John Ritter interprète un père de famille conscient et même inquiet de protéger ses filles qui entrent dans la périlleuse traversée de l'adolescence et dans *L'As de la Crime*, Michael Chiklis interprète un commissaire de police qui bien que dévoué à sa charge, considère toujours sa famille comme prioritaire.

Un thème qui fit recette et donna de nombreuses déclinaisons est assurément celui du père célibataire qui se retrouve du jour au lendemain en charge d'un ou plusieurs enfants. Depuis les débuts de la télévision commerciale et jusqu'à la récente série *Raising Hope*, les pères célibataires ont toujours été les dindons de farces plus ou moins inspirées. Dans ces comédies, les papas improvisés tentent (parfois désespérément) de concilier leur nouveau statut avec la poursuite de leur vie sociale et sentimentale.

Il en résulte des dilemmes dont les enfants sortent, bien entendu, toujours vainqueurs. Certaines sitcoms sur ce thème furent de véritables succès d'audience comme *Bachelor Father*, *My Three Sons*, *Cher oncle Bill*, *Dis donc Papa* ou encore *La Fête à la maison* (voir ci-dessous). En France, une génération de

téléspectateurs se souvient de la série *Papa poule*, diffusée entre 1980 et 1982 et dans laquelle Sady Rebbot interprète un quadra qui se retrouve seul en charge de ses quatre enfants.

Les papas de série qui sont assistés d'une maman n'en sont pas pour autant plus dégourdis avec leurs progénitures. Dans cette catégorie, parmi les plus récents, Peter Griffin de la série *Les Griffin*, et Stan Smith de *American Dad!* (deux séries du même auteur : Seth MacFarlane) lancent encore plus loin que Homer Simpson le bouchon de l'incompétence paternelle. Ce dernier avait d'ailleurs été précédé par un père aigri, résigné et tire-au-flanc qui a laissé des traces : Al Bundy de *Mariés, deux enfants*.

Enfin, certains pères de famille développent une relation orageuse avec leur progéniture comme Fred Sanford dans *Sanford and Son* ou Archie Bunker dans *All in the Family*. D'autres au contraire entretiennent avec leurs enfants une complicité qui peut les amener jusqu'à l'association comme dans *Crime With Father* (1951) ou *The Feather and Father Gang* (1976-1977) et encore, dans un autre genre, dans *Dexter* où un père fantomatique vient conseiller sans cesse son fils meurtrier.

Bref, on peut dire que, dans leur immense majorité, les pères de famille dans les séries télé sont rarement dans le coup à l'instar de Howard Cunningham (Tom Bosley) dans *Les Jours heureux* ou de Hal (Bryan Cranston) dans *Malcolm*.

### ***La Petite Maison dans la prairie (Little House on the Prairie, 1974-1983)***

Cette série familiale des années 1970, située dans un Ouest idéalisé des pionniers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, est adaptée — assez librement — des romans autobiographiques éponymes écrits par Laura Ingalls Wells dans les années 1930. Même si le récit est celui de la jeune Laura, que l'on voit passer en dix saisons de l'enfance à l'âge adulte, le personnage central de la série est incontestablement celui de son père. Charles Ingalls est interprété par Michael Landon, devenu une star du petit écran avec *Bonanza* dans les années 1960. Il renfile ses bottes de cow-boy et son stetson un an après l'arrêt de ce western-fleuve centré sur quatre personnages masculins (un père et ses trois fils).

Outre le fait d'en interpréter le rôle principal, l'acteur en était également le producteur exécutif, l'un des scénaristes et l'un des réalisateurs. Il voulait créer une série qui redonne confiance à l'Amérique, qui rappelle les « vraies valeurs », et en particulier les valeurs familiales. L'éducation des enfants, la transmission du sens moral, est ainsi au centre de la plupart des épisodes.

Charles Ingalls y apparaît comme la version père de famille (et non fumeuse) du cow-boy Marlboro, incarnant une masculinité fière et droite, dirigeant avec bienveillance sa femme Caroline (Karen Grassle) et ses quatre filles biologiques, puis ses trois autres enfants adoptés, vers la félicité. Ce fermier du Midwest n'est pas un intellectuel. Il travaille de ses mains, coupe du bois, laboure les champs, s'occupe des animaux, cherchant à assurer la subsistance de la famille et se méfiant comme de la peste d'une richesse ou d'un confort excessif. Il a « l'intelligence du cœur », est toujours à l'écoute de ses filles, protège la douce et fragile Mary (Melissa Sue Anderson) et câline les petites Carrie et Grace. Il se pose aussi en modèle masculin et autoritaire face à ses deux fils adoptifs, Andrew surtout, puis James.

Sa relation la plus forte est avec sa deuxième fille, Laura (Melissa Gilbert), plus vive et plus sensible que les trois autres, et qui l'interroge régulièrement sur les grandes questions de la vie, la mort, Dieu, le monde, les sentiments, les interactions sociales, etc. Laura veut en général bien faire mais n'accomplit pas toujours les bons choix. Heureusement, son père est là pour la remettre dans le droit chemin grâce à un sermon efficace délivré autour de la table de la cuisine, au chevet de son lit ou bien au cours d'une longue promenade dans les immensités herbeuses du Minnesota. Charles apparaît comme la « force tranquille » qui permet à la famille de tenir d'aplomb, trouvant à coup sûr le mot juste ou la solution à une difficulté. Sa femme Caroline sollicite son jugement pour régler les différends familiaux et compte aveuglément sur lui pour assurer leur bien-être à tous.

Cette idéalisation de la famille patriarcale traditionnelle dans *La Petite Maison dans la prairie* est renforcée par l'opposition frontale des Ingalls avec leurs exacts opposés les Oleson. Ceux-ci sont les bourgeois de la petite ville de Walnut Grove. Propriétaires du seul magasin local, ils vendent friandises, outils, jouets et tissus. Leur richesse les a rendus arrogants, mais ce qui frappe surtout dans cette famille, c'est que Madame y porte incontestablement la culotte. Harriett (Katherine MacGregor) est la virago par excellence : vindicative, castratrice, hystérique et malveillante. Elle a élevé sa fille Nelly (Alison Arngrim) à son image et rabaisse constamment son mari et son fils.



Dans beaucoup d'épisodes, elle est responsable d'une situation impossible pour le village, rend autrui malheureux et ce n'est que lorsque son mari a finalement le courage de lui tenir tête, de réaffirmer sa position dominante et de lui faire entendre raison, que le calme revient et que l'ordre est restauré. Harriett, outrée, part alors ronger son frein dans un froissement de jupons, jusqu'à sa prochaine incartade.

### **Un univers d'hommes**

L'univers de *La Petite Maison dans la prairie* est un univers d'hommes. De pionniers bourrus qui travaillent au grand air, qui sont liés par une amitié virile et cherchent, pleurent ou tentent de satisfaire une frêle épouse qui quitte rarement ses fourneaux. La seule carrière possible pour une femme dans cette série est celle d'institutrice, prélude ou expédient évident à son rôle de mère. Ce sera d'ailleurs le métier que choisiront toutes les filles de Charles Ingalls une fois parvenues à l'âge adulte.

Les incohérences historiques sont nombreuses dans cet « Ouest sauvage » idéalisé, destiné bien davantage à mettre en exergue les valeurs traditionnelles de l'Amérique qu'à reconstituer une époque dans toute sa complexité. *La Petite Maison dans la prairie* débute sur NBC en 1974, un an après le retrait des troupes américaines du borbier vietnamien, en plein scandale du Watergate, en pleine crise économique, en pleines revendications féministes pour le droit à l'avortement, et elle permet au public américain de rêver à son innocence perdue, de se retrouver à une époque où tout allait bien. Série néoconservatrice, *La Petite Maison dans la prairie* prône un retour aux valeurs traditionnelles et patriarcales avec une morale de bon sens, chrétienne et bien-pensante à la fin de chacun de ses quelque 200 épisodes.

Malgré tout, *La Petite Maison dans la prairie* est une série touchante, et c'est sans doute ce qui explique le succès de ses multiples rediffusions en France, aux États-Unis et ailleurs au cours des trente dernières années. Une tendresse palpable unit Charles et Laura. La justesse de leurs dialogues semble d'autant plus authentique qu'elle était prolongée par les deux acteurs dans la vraie vie. C'est Michael Landon qui a choisi la jeune Melissa Gilbert à l'âge de huit ans parmi des centaines de candidates au rôle de Laura. Et, lorsque celle-ci perdit son père trois ans plus tard, il l'invita presque tous les week-end chez lui pour partager sa vie de famille. La jeune fille considérait son « père fictif » comme un véritable guide et un modèle.

Mais, au début des années 1980, Melissa apprit à ses dépens la différence entre la réalité et la fiction : elle découvrit que Landon avait eu une liaison extraconjugale avec une maquilleuse du plateau et les deux acteurs ne se fréquentèrent plus pendant plusieurs années. Charles Ingalls est bien un personnage de fiction et Michael Landon n'était, après tout, qu'un homme.

### ***La Fête à la maison (Full House, 1987-1995)***

À San Francisco, trois petites filles sont élevées par trois hommes. Comme il s'agit d'une *sitcom* de la fin des années 1980, ces trois hommes sont hétérosexuels et les fiancées des uns et des autres viendront progressivement peupler cette « maison pleine à craquer » (le titre original est *Full House*). Le propos de la série est principalement les relations parents/enfants. Danny (Bob Saget), père des trois fillettes, son beau-frère Jesse (John Stamos) et leur ami Joey (Dave Coulier) incarnent trois versions complémentaires de la paternité.

Danny est le père-discipline, celui qui dit la règle, qui explique ce qu'il faut faire et qu'il ne faut pas faire, qui tente de faire régner un semblant d'ordre dans la maison quand il rentre du travail. Mais ce clown blanc classique en *sitcom* est aussi tendre et bienveillant, à l'écoute de ses filles, et noue une relation toute particulière avec D.J. (Candace Cameron), sa sage aînée car tous deux partagent le souvenir douloureux de la mère disparue.

L'oncle Jesse est le papa-cool. Il est rockeur, sexy, porte des blousons de cuir et roule en moto. Un rêve de gamine pour aller manger des glaces au bord de la mer, ou bien chanter et danser dans le salon. Jesse est particulièrement proche de la petite Michelle (interprétée par les jumelles Mary Kate et Ashley Olsen), dans une relation fondée sur la tendresse et la sincérité, car cette toute petite fille est la seule devant laquelle Jesse peut faire tomber son masque de *coolitude* pour laisser transparaître ses doutes et sa fragilité.

Joey est le papa-rigolo. Boute-en-train jamais à court de blagues et d'idées pour faire rire les petites, il est le plus immature des trois, grand enfant pas très adapté au monde réel. C'est à lui que la petite Stephanie, enfant du milieu, ni charmante comme sa cadette, ni intelligente comme son aînée, confie ses peines et grâce à lui qu'elle s'habitue à prendre confiance en elle en maîtrisant cette arme absolue qu'est l'humour.



## ***Les Griffin (Family Guy, depuis 2005)***

Voici une série qui revient de loin, qui va loin et qui ira loin. Elle revient de loin car par deux fois, elle a été annulée, en 2000, puis en 2002. Elle fut sauvée deux fois par ses fans qui, en se ruant sur plus de deux millions de DVD, ont fait reculer la chaîne Fox. Elle va loin (parfois trop au goût de certains) à cause de la personnalité iconoclaste et sarcastique de son créateur Seth MacFarlane et elle ira loin parce qu'après neuf saisons, elle a déjà donné un spin-off (*The Cleveland Show*) et elle continue de faire des admirateurs et des émules.

Pour décrire cette série, on ne peut pas s'empêcher de la comparer aux *Simpson*. *Les Griffin*, c'est *Les Simpson* dont on aurait poussé tous les boutons à fond. Peter Griffin est un joyeux abruti qui, au contraire d'Homer Simpson, ne s'interroge jamais sur son rôle de père de famille pour freiner la course catastrophique de ses délires.

Loïs, sa femme, n'est pas Marge. Si son mari va trop loin, elle n'hésite pas à lui rappeler le caractère sacré de leur union d'un coup de poing dans la figure. Les trois enfants ne valent pas mieux. Meg est une adolescente torturée qui n'a rien de l'intellectuelle Lisa, Chris est trop gros et trop bête pour faire les bêtises de Bart et le petit dernier Stewie, bien que bébé, est un génie diabolique avec des tendances sexuelles ambiguës. Brian, le chien de la famille qui peut parler, se comporte tantôt comme un humain et tantôt comme un animal domestique.

*Family Guy* est une série *trash*. Il y a de tout et pas forcément du plus fin. Les épisodes ne tardent jamais à franchir la limite du politiquement correct, voire du correct tout court. On ne sait pas ce qui va surgir au détour d'une réplique et l'on ignore comment le scénario va tourner. MacFarlane a commencé sa carrière comme animateur, il connaît donc ce poncif : en animation, on peut tout faire, on peut aller partout. Et lui a décidé de tout faire et d'aller où personne n'est encore jamais allé.

Il n'y a pas grand-chose qui semble l'arrêter et on frémit parfois en voyant son périlleux numéro de funambule qui marche sur les pieds de tout le monde. Reconnaissons qu'il faut un minimum d'ouverture d'esprit et un bon sens de l'humour pour apprécier, mais l'effort vaut la peine. *Family Guy* est un monument de cette animation dite pour adultes et adorée par les adolescents.

